

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Etienne BERCLAZ

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1936, tome 35, p. 27-30

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

CHRONIQUE

« ... Sur la terre, pour être heureux,
Il suffit de peu de chos - eu... »

Euh... Euh... et encore quoi ? En fait de rime, ça pécherait par abus de confiance plutôt que par excès de richesse, pas vrai ? Mais aussi je n'ai jamais nourri la sérieuse intention de vous présenter ici ce qu'autrefois Bussien appelait avec beaucoup d'esprit : « Une vision d'art ». Non, mes épaules déjà si chargées de tant d'amertumes et de désillusions — quel witz, Champion ! — ne pourraient vraiment, sans éventualités fâcheuses pour mon système nerveux, supporter une tâche si ingrate, et je vous conseillerais plutôt à chacun un livre de morceaux choisis ou les œuvres complètes de Pierre-Richard Wilm. Ma seule et unique prétention serait, ici, de vous rappeler tout simplement ce « peu de chos-eu » qui vous rendait si heureux à la fin du trimestre passé ; puis, lorsque j'aurai fini, je m'évanouirai sans regrets, avec le sang-froid de Wildhaber lorsque, entouré de deux hommes de bonne volonté, il quitta un réfectoire en émoi.

Je vous avais donc laissé, si j'ai bon souvenir, à la Saint-Nicolas, lorsque le Père Fouettard tira un ingénieur parti de l'obscurité afin de ramener Bercher à des idées moins avancées. On en était bien resté là ? D'ailleurs ça ne présente aucune espèce d'importance, et lorsque je vous dirai que, pendant tout l'Avent les capucins de Rhétorique se laissèrent volontairement pousser la barbe, vous n'aurez plus aucune peine à vous imaginer sur quoi pouvaient bien porter toutes leurs, toutes nos préoccupations à la fin du trimestre.

Ah ! ces examens ! Au fond, ils ne sont pas si terribles que ça pour ceux qui, — tout à mon opposé, — peuvent, à volonté, disposer de cette louable impression de n'avoir pas perdu leur temps. Mais ce n'est pas du tout la même chose pour ces pauvres victimes du devoir (si personne ne se dévouait pour la dernière place, comment diable y aurait-il de premiers ?) qui croient dur comme le fer qu'« Amphytrion 32 » est le nom d'un aéroplane, la Rochefoucauld un compagnon de Jeanne d'Arc, Madame de Noailles une sociétaire de la Comédie Française, ou encore que Mussolini passerait prochainement aux Abyssins. La plus élémentaire prudence exigeait donc qu'on commençât par s'attirer les bonnes grâces de ces messieurs les Professeurs.

A la Saint-Christian, Monsieur Zarn reçut des cigarettes et nos vœux avec une extinction de voix et nos sourires les plus engageants ; peut-être les aura-t-il attribués au fait que le thème en classe tombait ce jour-là, je ne le crois pas. Mais si tel était quand même le cas, il aurait, dans son jugement, commis une erreur mille fois plus grave que celles que nous faisons, avec une touchante régularité, en oubliant ces damnés *hat sich geworden sein* à la fin d'une phrase compliquée.

Les fanfarons qui, par principe, disposent d'un instrument faux pour le charger de parler de l'abondance de leur cœur, prièrent Monsieur Grandjean de les aider à trouver une solution élégante au produit de leurs répétitions multipliées en bonne et due — ça oui — forme. Mathématiquement, on pouvait donc s'attendre à quelque chose de beau, et de juste, surtout. Mais c'était compter sans la présence de ces curieux oiseaux, vulgairement nommés canards, pour la bonne raison que, s'ils n'ont rien du palmipède, ils auront, à plus forte raison, encore moins du bon musicien.

Il fallut donc quelque peu déchanter ; mais on mit le tout sur le compte du froid et sur les embûches qu'offre, aux âmes inexpérimentées, une patinoire un peu glissante en ce jour. Pour nous consoler, Monsieur Closuit nous chanta trois fois de suite « Consolamini », ce qui fut fort beau ; et ce qui fut plus beau encore, les Petits battirent les Grands au ping-pong. Max qui, ne craignons pas de le répéter, a beaucoup d'imagination, nous fit une dissertation fort documentée sur la suprématie de l'esprit sur la matière et finit par conclure que, s'il ne sert de rien à l'homme de gagner l'univers en perdant son âme, il lui sert encore moins de gagner un match de tennis de table. Il s'estima d'ailleurs très heureux de ce que ses hommes n'aient pas perdu la boule... de ping-pong, évidemment, et, de peur qu'un tel malheur lui arrive, il se mit à apprendre quelques mots grecs : honneur et gloire lui en soient rendus !

Mes amis, je vous avais toujours assuré que Monsieur Butty était ce que Bosshart, l'homme qui garda le sens commun — commun... je ne précise pas à qui — ce que Bosshart, dis-je, nomme sans arrière-pensée : un chic type. Eh bien, maintenant, je n'ai pas peur de parier que notre surveillant des petits finira sous l'auréole d'un saint, ah ! mais alors du saint avec tout ce qu'il réunit de désintéressement, d'abnégation, de bonté, d'humanité, de philanthropie, de charité, de générosité, de bienveillance, d'amabilité, d'affabilité, de gentillesse, de résignation, de patience, de complaisance, d'obligeance, de constance, de modestie, d'ardeur, de zèle, d'activité, de fermeté, de volonté, de courage, de bravoure, d'intrépidité, de vaillance, d'héroïsme, de patriotisme... ça fait déjà 28, et comme j'en oublie certainement, vous vous imaginez d'ici la merveilleuse patinoire dont nous pûmes disposer. Berret qui, à mon avis, doit être, en football, un tout fervent de la tactique en « V », pour marcher continuellement les pieds « en dedans », ne partagera peut-être point toute mon admiration pour l'œuvre de Monsieur Butty. Peu m'importe. Labastrou lui, pour extérioriser son exubérance, eut l'idée de sauter d'un bond — mais quel bond, mes frères — trois tonneaux alignés. Il les passa sans difficulté, mais il convient d'ajouter qu'ils contenaient du cidre et non du vin, ce qui explique déjà bien des choses. Quant à Monsieur Zarn, le capitaine du hockey-club, il formait déjà ses poulains, parmi lesquels Cottier s'avérait des plus rétifs, lorsque, la glace commençant, elle aussi, par « s'éreinter » d'une façon scandaleuse et les pieds par se fatiguer — sans aucune métonymie —, on nous envoya faire du sport dans nos familles respectives.

Les moins scrupuleux de la corporation furent réquisitionnés pour se livrer aux périlleux exercices du billet collectif, ce qui nous permit, au sens le plus propre et le plus poli du mot, de faire voir du pays à quelques chanoines. A chacun son tour et bon voyage.

Le dernier jour du trimestre, Schönhofer remarqua pour la première fois du même trimestre, que le samedi matin, à la place du grec qui était inscrit sur son horaire, il avait les mathématiques. Mieux vaut tard que jamais, apprend-on en Humanités. A 11 heures et demie, Momo jura, afin de rien changer au paysage et à la tradition, de ne plus revenir l'an prochain. Dès lors, le départ ne devenait plus qu'une question de minutes. Et comme le quart d'avant treize heures venait de se faire entendre au beffroi de l'église, pour parler le style noble et romantique, familier à Monsieur de Montherlant, nous ne vécûmes, au collège, plus que par le souvenir. Sur le quai de la gare, quelques chanoines égrenaient encore des chapelets, et priaient pour leurs chers disparus... Sinistre effacement d'un homme...

Les débuts des vacances m'ont toujours quelque peu impressionné. Je ne saurais trop vous dire pourquoi, mais il me semble qu'on fait tellement de projets, tant d'arrangements prématurés que, malgré tout mon habituel sang-froid devant l'ennemi, je m'alarme parfois. Naturellement, je ne parle pas ici du jeune homme modèle, celui qu'on dépeint « écoutant chanter un oiseau, adorant lire les bons vers des poètes, restant indulgent aux bohèmes, faisant l'aumône aux mendiants et commettant son plus grand péché en rossant le commissaire ». Non, mais lorsque vous aurez entendu Mômô commander pour son Noël trois raquettes et un « 6 » de chant, Zini une moto et l'almanach Pestalozzi, Chatton un violoncelle de rechange, Gabioud une musique à bouche, Kalby un mètre septante-cinq de neige fraîche, et Zim. trois abonnements à des revues scouts et autres, vous sentirez comme moi une certaine commotion dans le creux de l'estomac. A propos d'abonnement, je suis en mesure de démentir ici formellement le bruit suivant lequel Paulou aurait eu, en vacances, l'intention de s'abonner au « Sillon romand », cela après avoir aperçu dans les colonnes du dit journal une rubrique spéciale pour les colombophiles. D'ailleurs, le père Noël qui a une longue barbe blanche et beaucoup d'expérience, n'aurait éprouvé aucune difficulté à découvrir le vrai du faux, ainsi que les auteurs de cette stupide plaisanterie.

A la veille des fêtes, pour contenter et mécontenter tout le monde, il y eut du vin et du vent chauds. La plupart prirent la chose du bon côté, d'autant plus qu'il était réservé aux bulletins de leur apparaître, plus tard, comme de véritables « bûches » de Noël. Champion estima n'avoir laissé aucune plume dans cette confrontation avec le fruit de son travail et il se fit faire des cartes de visite parées de tous ses titres... au porteur, naturellement. Quant à Premoselli, « vanné » qu'il était des multiples émotions d'un trimestre chargé de coups d'œil ambigus, il n'écrivit que six lettres, avec six fautes d'orthographe chacune.

Les Valaisans se préparèrent avec beaucoup de recueillement à une rentrée des plus solennelles. Louis Meichtry eut donc tout le temps d'oublier, à Sierre, son parapluie lors d'un « match poursuite », digne des plus grandes vedettes sportives du Vel'd'hiv, et lorsque Paulou arriva en gare de destination, « ses cils » clignèrent d'émotion à la vue de toutes... de toutes les difficultés qui l'attendaient. On lui souhaita du courage plein le cœur

Les Principistes, eux, se trouvèrent moins impressionnés lorsqu'il leur fallut adresser à leur professeur leurs vœux de bonne fête. Ainsi, un des leurs ayant égaré le traditionnel compliment, ils ne craignirent pas de renvoyer la cérémonie à l'octave. Voilà des gens qui ont de la fantaisie : félicitons-les et espérons qu'ils serviront d'exemple à ces grands bourgeois qui, lorsqu'on leur parle d'air pur, de vent sur les cimes, de croix blanche flottant dans le plein air de la liberté, de lions enchanteurs, vous répondent : 3 %, gilets de flanelle, veau à la Marengo, ou politique d'union nationale.

Mais il était écrit que l'année 1936 devait commencer bien mieux encore. Le mercredi 10 janvier, M. Léopold Levaux venait nous faire deux magistrales conférences, l'une sur Hello, « ce penseur torrentiel et ruisselant de la gloire de Dieu », La seconde sur Albert I^{er}, roi des Belges. La ferveur avec laquelle nous suivîmes notre distingué conférencier exprima, mieux que toute parole, le vœu de se voir renouvelées de pareilles manifestations.

Quant à moi, puisque me voilà enfin entré dans le domaine des vœux, n'ayant pas l'esprit du maréchal de Sonis qui réclamait pour ses amis une bonne mort, je vous la souhaite longue et heureuse.

Jean-Etienne BERCLAZ, philo.